

CHARNIER Joseph Henri

né 5 juin 1887 St Gemmes d'Andigné

tousné 20 décembre 1902 Angers

missire 29 juin 1903 "

sous-diacon 29 juin 1904 "

diacon 29 septembre 1905 "

prêtre 23 décembre 1905 "

prof. Combrée 1905

décédé 17 août 1906

S.R. 1127

dit toute la confiance que lui inspirait le successeur qui, toute sa vie, fut un ami si dévoué de la Jeunesse. Il promit enfin que lui et tous ses camarades suivraient avec docilité la sage direction qu'ils attendaient de leur nouveau directeur. Emu d'un langage aussi énergique et aussi chrétien, M. le Curé promit de se dévouer tout entier à une œuvre aussi belle et aussi pleine de promesses pour l'avenir.

Après cette réconfortante journée, cher M. le Curé, l'avenir vous paraîtra moins sombre, j'en suis sûr, et puisqu'on vous a dit qu'il y avait beaucoup à faire encore en cette paroisse, vous ferez beaucoup et pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes. C'est le vœu le plus ardent de tous nos amis, ce sera leur prière de chaque jour.

UN TÉMOIN.

A la mémoire de M. l'abbé Joseph Charnier

A ceux qui l'ont connu et aimé

Il est souvent, dans la vie, des circonstances que l'on rapproche, comme malgré soi les unes des autres. Lorsque j'assistais, il y a quelque temps, à la sépulture de notre cher ami l'abbé Joseph Charnier, je ne pouvais m'empêcher de songer à ce beau jour où notre jeune confrère célébrait sa première messe. Je me rappelais cette procession à laquelle assistaient de nombreux parents et amis, cette église ornée comme aux plus beaux jours de fête, et je croyais voir encore le nouveau prêtre montant à l'autel pour y offrir le saint sacrifice, et tenant dans ses mains tremblantes l'hostie sainte. Quel bonheur ce fut pour lui et pour tous ceux qui l'aimaient. Hélas ! je ne pensais pas alors que, dans quelques mois, ce ne serait plus le *Te Deum* d'actions de grâces, mais le *De Profundis* qu'il faudrait chanter ; que les tentures noires devaient remplacer les ornements de fête et qu'au lieu de l'autel, ce serait à sa dernière demeure que l'on conduirait notre cher confrère. Ainsi la vie est faite. Heureux ceux qui ont profité du peu de temps qui leur fut donné pour se sanctifier et se dépenser tout entier au salut de leurs frères. Ce fut bien le cas de celui que nous regrettons tous aujourd'hui. Je voudrais en quelques lignes vous retracer sa vie et par là vous dire tout son dévouement, car sa vie à lui fut de se donner tout aux autres sans trop savoir, parfois, compter avec ses forces.

L'abbé J. Charnier naquit à Sainte-Gemmes-d'Andigné, le 5 juin 1881, de parents essentiellement chrétiens. A les voir, le jour du service de leur cher défunt, si soumis, malgré leur peine, à la volonté divine ; à les entendre au milieu de leurs larmes prononcer ces paroles toutes d'amour : « c'est le bon Dieu qui l'a voulu ; sa volonté soit faite », nous tous qui étions là réunis près d'eux, nous avons senti notre âme s'émouvoir ; mais, en même temps, nous avons compris d'où venaient à notre cher ami ses sentiments de foi ardente, de dévouement pour ceux qu'on lui avait confiés et de résignation dans la maladie, vertus qu'il possédait à

un si haut degré. Heureux ceux qui ont de tels parents; qu'ils en remercient la Providence et qu'ils les aiment. L'abbé J. Charnier, lui, les aimait beaucoup. Que de fois, pendant sa maladie, me contant ses chagrins, il m'a répété : « Je ne m'ennuierais pas trop à Sainte-Gemmes, mais j'ai peur de causer quelque peine à mes parents. » Les aimant beaucoup, il suivit toujours leurs bons conseils et voilà pourquoi il sut de si bonne heure pratiquer les vertus qui font le prêtre. M. l'abbé Flon, alors vicaire à Sainte-Gemmes-d'Andigné, le remarqua très vite; il vit dans cette âme, tout imprégnée de l'amour de Dieu, une élue du Seigneur, et il la prépara avec un zèle d'apôtre à la mission qu'elle devait avoir à remplir plus tard. Après quelques mois de latin, en octobre 1893, l'abbé Joseph Charnier entra en septième, au collège de Combrée. Durant toutes les années qu'il passa dans cette maison, il se fit remarquer par son intelligence très prompte et très féconde. Il traduisait une version latine ou faisait un thème grec, sans presque aucune difficulté, et ses professeurs étaient unanimes à dire qu'il avait le travail très facile. Toujours dans les premiers de sa classe, il fut élu, son année de seconde, membre de l'Académie combréenne et remporta même quelque succès au concours des Facultés catholiques. Ce fut, en un mot, un brillant élève. Ses succès dans ses études ne l'empêchaient pas d'être toujours aimable et souriant avec ses camarades. C'était là son grand défaut : « Il riait toujours. » Je me souviens qu'en classe de cinquième ou de sixième au milieu d'une longue réprimande que lui faisait notre professeur il s'était mis à rire aux éclats; et le maître, qui le connaissait bien, n'avait pu en dire plus long. Pourquoi riait-il? Il n'en avait rien du tout; mais à voir cette figure toujours souriante en présentant une âme franche, une âme en paix, une âme ardente. Ardent, il l'était sur la cour, trop même parfois, car il ne prenait aucune précaution. C'était plaisir de voir quel entrain il mettait au jeu. Nous allions tous à le regarder courir et sauter; il excellait en cela comme à l'étude et dans les deux divisions il était devenu légendaire. Aussi nous l'aimions bien. Bon camarade, aimable envers tous, prêt à rendre service, voilà quelle impression nous avons tous gardée de lui au collège. Toutes ses qualités ne firent, d'ailleurs, que s'accroître au Grand Séminaire, où il entra au mois d'octobre 1901. Ce fut une grande joie pour lui de prendre la soutane et de se consacrer à Dieu; il l'écrivait lui-même à l'un de ses anciens professeurs : « Je me plais ici, disait-il, parce que je sens que Dieu m'appelle et qu'il m'a choisi depuis longtemps déjà, parce que j'ai besoin de me dépenser pour les âmes qui me seront plus tard confiées. » C'est là que se manifestèrent tout particulièrement ses vertus. Lui qui était si ardent au collège devint le plus calme des séminaristes et je ne crains pas de dire l'un des plus vertueux, tout en gardant cette gaieté qui devait être le caractère de sa vie entière. Il gardait aussi, hélas, cette dureté pour son corps et cette imprudence propres à ceux qui ont une santé robuste. Un jour que nous revenions de promenade sous une pluie battante, l'abbé J. Charnier qui se croyait beaucoup plus soigné que tous ses confrères fut seul à ne pas changer, et il resta jusqu'à l'heure du coucher avec ses vêtements trempés.

C'était trop abuser de sa santé. Quelques jours après une pleurésie se déclarait et il était obligé de partir se faire soigner dans sa famille. Ce fut cette maladie qui devait amener sa mort.

Il fit ses trois années de Séminaire tant bien que mal, toussant du matin au soir et, bien entendu, toujours dur à lui-même, ne voulant prendre aucune précaution. Les derniers mois cependant, il allait un peu mieux, sa poitrine était moins faible. A ce moment il se crut guéri complètement et lui, si ardent, s'effraya à la pensée qu'on le forcerait peut-être à prendre quelques années de repos. Aussi quelle joie quand le docteur déclara qu'il pouvait aller dans un collège. Il ne se sentait plus, mais son bonheur fut plus grand encore quand il apprit qu'il devait venir au collège de Combrée. Il avait aimé beaucoup son cher Combrée et c'était avec un réel plaisir qu'il acceptait de remplir la fonction de maître d'étude de la division des Grands. C'est là surtout que devait se montrer son dévouement sans borne pour ses chers élèves. Il avait à cœur de leur faire du bien et de leur être agréable, tout en maintenant dans son étude la discipline et l'autorité. Pour leur faire plaisir il les emmenait parfois en longues promenades, ne calculant pas qu'il dépensait pour eux le peu de forces qu'il avait. Je suis sûr qu'aucun de ceux à qui il a fait l'étude ne l'oubliera et que tous prieront un peu pour lui. Ils l'aimaient trop pour ne plus songer à lui. La tâche était parfois très dure. Il lui fallait passer sur la cour quelques heures qui pouvaient lui être pénibles. Pourtant jamais il ne se plaignait. Il n'osait même pas demander de l'aide à ses confrères; il avait trop peur de leur causer quelque ennui et puis, il voulait accomplir sa tâche jusqu'au bout, sans reculer devant toutes les souffrances qu'elle lui imposait. Ce ne fut que forcé par M. le Supérieur de venir lui parler qu'il dut se rendre à l'évidence et constater qu'il avait grand besoin de repos. Quelle heure ce fut pour lui, ce jour-là! Je me souviens encore de l'entretien que nous eûmes ensemble sous les cloîtres du collège, quelques heures avant son départ. Il me déclarait, à ce moment, combien il aimait Combrée, quel attachement il avait à ses élèves et quel ennui ce serait pour lui de retourner dans sa famille. Il se soumit malgré cela et, vers la fin de janvier, il partait chez lui se reposer. Il était déjà bien malade à ce moment, il désirait cependant et espérait encore revenir au collège, si bien qu'on eut toutes les peines du monde, à la rentrée de Pâques, à lui faire comprendre qu'il était encore trop faible pour reprendre ses fonctions. Pour lui faire plaisir, on lui permit de venir remplacer, pendant une semaine, un confrère absent. Ce fut la fin. Malgré toute sa bonne volonté, malgré toute son énergie à résister au mal, il ne put supporter ces nouvelles fatigues et la dernière fois qu'il aurait dû faire l'étude il fut obligé de demander à l'un de ses amis de le remplacer. Il se retirait alors dans sa chambre où il avait un nouveau crachement de sang. Le soir même il retournait chez lui pour ne plus revenir à Combrée. Il ne se rendait encore pas bien compte de son mal; lui qui avait été si robuste avait peine à croire à son état de faiblesse : « C'est malheureux, disait-il, lors de sa dernière crise, cela me reprend juste au moment où j'étais guéri. »

Sur les conseils du docteur, il alla passer quelques semaines à l'établissement St-Martin d'Angers; mais son séjour là-bas ne fit que montrer à ceux qui l'approchaient l'inutilité des soins qu'on lui prodiguait. Il revint à Ste-Gemmes au commencement de juillet. Son état s'était encore affaibli et le médecin n'espérait plus le sauver. Depuis quelques semaines déjà il ne disait plus sa messe; ce fut un de ses plus grands chagrins; il ne pouvait même plus aller à l'église; tout cela lui faisait beaucoup de peine. Un jour, l'un de ses bons amis lui proposa de le mener en voiture à la messe: « Oh! oui, répondit-il, comme je vous remercie »; puis, après quelques instants de réflexion: « Mais les gens vont me croire bien malade? » Alors, pour le consoler, on arrangea l'affaire et il fut décidé qu'on le conduirait d'abord à la gare, puis qu'on le ramènerait à l'église, comme s'il arrivait du train. La Providence devait arranger les choses autrement. Quelques jours après, le vendredi 3 août, notre cher confrère eut une crise beaucoup plus terrible que toutes les autres. Dans le courant de la journée, il cracha le sang en abondance à plusieurs reprises; ceci l'affaiblit beaucoup, si bien que M. le Curé crut plus prudent de lui donner l'Extrême-Onction. Il reçut ce sacrement avec une ferveur admirable. Il vit à ce moment que sa maladie était plus grave qu'il ne l'avait pensé et que ce serait bientôt la fin pour lui. Il se prépara, dès lors, avec un grand recueillement, à paraître devant le bon Dieu, conservant toujours le plus grand calme. Il eut sa connaissance jusqu'à ses derniers moments. La veille de sa mort, le jeudi soir, quelques professeurs du collège étaient venus lui faire une petite visite; il les reçut avec joie et les attira près de lui, comme pour dire un dernier au revoir à son cher collège et témoigner encore une fois toute son affection pour lui. Il n'eut pas d'agonie. Il s'en alla doucement et sans efforts; vers une heure, vendredi matin, son âme partit vers le Ciel. Ainsi mourut celui qui s'était tant dévoué pour les autres. Il fut regretté de tous; la présence de nombreux prêtres à la sépulture et au service en sont une marque bien frappante. Puisse son âme si bonne, si dévouée, jouir bientôt de la gloire qui l'attend, et, pour cela, prions pour elle, mais prions aussi pour ses bons parents qui sont restés, eux, sur la terre et qui pleurent!

Alexandre GRELLIER,
Prêtre, professeur.

L'Anjou Historique

7^e ANNÉE, n^o 2. — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1906

SOMMAIRE : Les communautés de femmes à Angers avant la Révolution : Bon-Pasteur, Calvaire, Carmel, Croix, Fidélité, Pénitentes, Providence, Ronceray, Sainte-Catherine, Ursules, Visitation, etc. — Le Saint-Siège et l'abbaye de Fontevault. — Les anciennes confréries d'Angers : Saint-Jacques, Saint-Nicolas, Saint-René, etc. — L'Anjou et le Saumurois il y a deux siècles : administrations, ecclésiastique, civile et militaire. — Les villes et

CHARNIER 1419 Joseph (1881-1906)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1905 à 1906